

TROISIÈME HOMÉLIE

SUR LAZARE

D'où vient qu'Abraham ne dit pas : Tu as pris tes biens dans la vie, mais plutôt : Tu as reçu. – Pourquoi les justes courent souvent des dangers que les méchants évitent.

1. Ce n'est certes pas un médiocre bien qui résulte pour nous de la parabole de Lazare : aux pauvres, elle apprend à supporter l'indigence avec résignation; elle ne permet pas aux riches de s'enorgueillir et de se complaire dans leurs richesses, en leur montrant en fait qu'il n'est pas d'homme plus misérable que celui dont la vie s'écoule dans les délices et qui ne fait jamais part de sa fortune aux autres. Poursuivons et développons encore aujourd'hui le même sujet. Ceux qui travaillent dans les mines, dès qu'ils trouvent quelque part une veine d'or abondante et multiple, fouillent ardemment la terre en cet endroit, et ne l'abandonnent qu'après avoir tout épuisé. Revenons donc au point où nous avons laissé notre dernier entretien; c'est par là que nous devons le reprendre. J'aurais pu développer cette parabole dans un seul discours; mais notre but n'est pas de pouvoir nous flatter en nous retirant, que nous avons beaucoup parlé, c'est de voir recueillir nos paroles avec zèle et les emporter avec amour, afin qu'il en résulte pour vous un bien spirituel. Si une tendre mère, quand elle allaite son enfant et le dispose de la sorte à prendre plus tard une plus solide nourriture, versait en même temps dans sa bouche une grande quantité de vin, elle ferait une action inutile, puisque l'enfant rejeterait cette liqueur et la répandrait sur la petite tunique qui lui couvre la poitrine. En la lui donnant, au contraire, avec précaution et goutte à goutte, on le voit l'absorber sans difficulté. Craignant de même que nos enseignements ne vinssent à vous échapper, nous ne vous avons pas versé tout d'un coup la coupe de la doctrine, mais nous l'avons divisée en plusieurs entretiens, vous laissant ainsi le loisir de détendre votre esprit, afin qu'il fût plus facile à votre charité de garder le souvenir des choses déjà dites, et que la suite fût reçue dans une âme plus libre et mieux disposée.

C'est pour cela que j'ai fréquemment le soin de vous annoncer plusieurs jours d'avance le sujet du discours suivant, pour que vous puissiez dans l'intervalle, en recourant aux Livres saints, saisir l'ensemble et la marche de nos idées, et disposer ainsi votre intelligence à comprendre sans effort ce qui nous reste à vous dire. Aussi n'ai-je pas cessé et ne cesserai-je pas de vous exhorter à réfléchir sur mes instructions, non seulement ici et pendant qu'elles frappent vos oreilles, mais encore dans votre maison, en vous appliquant toujours à l'étude des divines Ecritures. C'est ce que j'ai constamment inculqué dans mes conversations particulières. Et qu'on ne vienne pas me tenir ce langage aussi peu conforme à la raison qu'à la conscience : Je me dois à mes plaidoiries, les affaires de l'Etat m'absorbent, j'exerce un art qui ne me laisse pas respirer. Je suis chargé d'une femme, j'éleve mes enfants : je gouverne une maison; je suis un homme du siècle, enfin : il ne m'appartient pas de lire les Ecritures; c'est un soin qui regarde les hommes séparés du monde, vivant sur la cime des montagnes, constamment éloignés des soucis d'ici-bas. – Que dites-vous, ô homme ? Votre devoir n'est pas de vous appliquer à l'étude des saints Livres, par la raison que vous êtes tiraillé par mille soins divers ? Mais c'est pour cela que vous le devez beaucoup plus encore que les solitaires. Pour eux, affranchis qu'ils sont des préoccupations et des sollicitudes de l'argent, n'ayant au désert qu'une pauvre demeure, ne conservant plus de rapports avec les hommes, ils peuvent, au sein du calme et du repos, cultiver la philosophie céleste; ils sont en quelque sorte dans le port, ils jouissent d'une sécurité profonde : et nous, lancés dans la haute mer, ballottés par les vagues, toujours exposés, bon gré mal gré, à de nouvelles chutes, c'est nous surtout qui devons sans cesse avoir recours à la consolation des Ecritures. Assis à part, et loin du combat, ils ne reçoivent pas de nombreuses blessures : mais vous, dont la vie n'est qu'une longue lutte, et sur qui tombent tant de coups vous avez un plus grand besoin de remèdes. Harcelé par une femme, affligé par un fils, poussé à la colère par un concitoyen, circonvenu par la haine, envié par de faux amis, persécuté par un voisin, supplanté par un compagnon d'armes, menacé par un juge, accablé par la pauvreté, plongé dans l'affliction par la perte de vos proches, vous êtes sans cesse ballotté entre les séductions de la fortune et les angoisses de la pauvreté. Que d'occasions de colère, de souci, de tristesse et de chagrin, de vaine gloire et d'orgueil ! la nécessité nous presse de toutes parts; des traits sans nombre pleuvent sur nous de tous les côtés : il faut donc que l'Ecriture nous soit une armure complète et permanente. «Reconnaissez, vous est-il dit, que vous marchez au milieu des pièges, que vous circulez sur les murailles de la ville.» (Ec 9,20) Les concupiscences de la chair viennent assaillir avec plus de force ceux qui vivent dans le commerce des hommes : un beau visage, un brillant extérieur

TROISIÈME HOMÉLIE

les captivent par les yeux; une parole lascive pénètre dans leur âme par les oreilles et trouble leur raison; des chants qui respirent la mollesse viennent souvent à bout des plus mâles énergies. Mais pourquoi parler de ces attraites ? La simple odeur des parfums qu'exhalent les femmes qui gagnent leur misérable vie dans les antres du vice, suffit quelquefois pour faire tomber un homme dans le piège et dans les fers.

2. Voyez par là combien sont nombreux les maux auxquels notre âme est en butte, et combien dès lors nous avons besoin des divins remèdes, soit pour guérir les blessures déjà reçues, soit pour prévenir celles que nous pourrions recevoir dans la suite : c'est par la lecture assidue des Livres saints que nous repousserons ou détournerons les traits lancés de loin par le diable. Il ne se peut pas, non, il ne se peut pas qu'un homme se sauve sans lecture spirituelle. Et c'est une merveille après tout que nous parvenions à nous sauver par l'emploi continu de ce remède. Si donc nous recevons chaque jour de nouvelles blessures, sans jamais recourir à de tels moyens de guérison, quel espoir de salut pouvons-nous conserver ? Voyez les ouvriers qui façonnent l'airain, l'or, l'argent, tous les artisans, n'importe dans quel genre : ils supportent la faim et tous les maux de l'indigence, plutôt que de vendre pour s'alimenter un instrument de leur art; ils préféreraient emprunter à des conditions onéreuses, pour subvenir à leurs nécessités comme à celles de leurs familles, et certes avec juste raison. Ils savent que sans ces instruments, tout leur art est inutile, tout espoir de gain leur est ravi; tant qu'ils les gardent, au contraire, et qu'ils exercent leur art, ils peuvent avec le temps se débarrasser de leur dette. Mais quand ces instruments sont passés en d'autres mains, il ne reste plus aucun moyen de lutter contre la faim et l'indigence. Telle doit être aussi notre conduite. De même que l'ouvrier manie le marteau, le ciseau, les tenailles, de même nous devons user, nous, des écrits qui nous ont été légués par les apôtres et les prophètes, de tous les livres inspirés pour notre bien. C'est par de tels instruments qu'ils viennent à bout de toutes leurs œuvres; c'est ainsi que nous-mêmes façonnerons notre âme, que nous corrigerons ses déviations et que nous lui rendrons sa beauté première. Pour eux, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de modifier la forme des objets, car ils ne sauraient en changer la matière, changer l'argent en or, par exemple : tout leur pouvoir s'arrête à la Corne extérieure. Votre art à vous va plus loin; vous prenez un vase de bois et vous en faites un vase d'or. C'est ce que Paul atteste quand il dit : « Dans une grande maison, se trouvent des vases, non-seulement d'argent et d'or, mais encore de bois et d'argile. Si quelqu'un se purifie donc de toutes ses souillures, il sera un vase d'honneur et de sainteté, utile à son maître pour toute œuvre de bien. » (II Tim 2,20-21)

Ne négligeons pas en conséquence de nous procurer de tels livres, de peur que l'ennemi ne nous inflige des blessures mortelles : n'enfouissons pas de l'or, ayons plutôt avec nous le trésor des saints Livres. A mesure qu'il afflue, l'or crée plus de dangers pour ceux qui le possèdent; tandis que les livres spirituels nous procurent les plus précieux avantages. Des armes royales appendues aux murs d'une maison, alors même qu'on n'en fait aucun usage, sont là comme la protection et la sauvegarde des habitants; les voleurs, les malfaiteurs les plus audacieux eux-mêmes, n'oseront attaquer cette maison, ni par la ruse, ni par la violence : partout également où sera déposée cette œuvre spirituelle, les hommes seront à l'abri des assauts du démon, ils jouiront de toutes les consolations de la vertu; car le seul aspect de ces œuvres divines nous éloigne du péché. Nous serions-nous rendus coupables d'un acte mauvais, aurions-nous souillé notre âme, quand, à notre retour chez nous, nous apercevons ces muets conseillers, la conscience nous condamne avec plus de force et nous craignons davantage de retomber dans le mal. Persévérons-nous dans le bien, l'utilité que nous en retirons n'en est que plus grande. A peine a-t-on mis la main sur l'Evangile, que l'ordre règne dans nos pensées et que notre cœur se détache des choses du siècle; il suffit même de la vue pour produire ce double effet. Ajoutez-y une lecture attentive, et votre âme, pénétrant dans les choses divines et foulant en quelque sorte les saints parvis, s'épure et s'ennoblit sous l'influence de la parole même de Dieu. Mais si nous ne comprenons pas, me dira-t-on, ce que ces livres renferment ? – Eh bien, même alors une telle lecture fait germer et grandir la vertu. Il n'est pas possible d'ailleurs que tout vous soit également obscur : l'Esprit saint a voulu, dans son amour et sa prévoyance, que plusieurs de ces livres fussent composés par des publicains, des pêcheurs, des faiseurs de tentes, des bergers, des gardiens de chèvres, des hommes sans culture, afin qu'aucun ignorant ne puisse invoquer cette difficulté, que ces écrits soient à la portée de toute intelligence, que l'artisan, le serviteur, la pauvre veuve retirent quelque avantage et quelque fruit de cette lecture. Ce n'est pas pour leur propre gloire, à l'exemple des païens, c'est pour le salut de leurs frères, qu'ont écrit ceux qui reçurent dès le commencement la grâce spirituelle.

TROISIÈME HOMÉLIE

3. Les philosophes étrangers, écrivains ou rhéteurs n'ayant pas en vue le bien commun, mais uniquement leur propre gloire, alors même qu'ils ont émis certaines vérités, n'ont jamais aperçu ces vérités qu'à travers les nuages dont ils étaient eux mêmes constamment enveloppés. Les apôtres et les prophètes ont agi d'une tout autre manière : ce qu'ils enseignent, ils l'exposent à tous les yeux avec une clarté parfaite; docteurs du monde entier, ils ont écrit leurs œuvres de telle sorte que tout homme puisse, en les lisant, s'instruire de leur doctrine. C'est ce qu'annonçait un prophète en ces termes : «Tous seront instruits par Dieu, et nul n'aura besoin de dire à son voisin : Apprends à connaître le Seigneur; car tous le connaîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand.» (Jer 21,34) Paul dit à son tour : «Quant à moi, mes frères, ce n'est pas avec des discours pompeux et des idées relevées que je suis venu vous annoncer le mystère de Dieu.» Puis il ajoute : «Ma parole et ma prédication ne consistent pas dans les habiles artifices de la sagesse humaine, mais bien dans la manifestation de l'esprit et de sa puissance.» (I Cor 2,1-4) Et plus loin : «Nous enseignons la sagesse, mais non la sagesse de ce siècle, ni des maîtres de ce siècle, qui sont livrés à la corruption.» (I Cor 2,6) Pour qui ne sont pas claires les choses écrites dans l'Évangile ? Quand on entend ces mots : Heureux ceux qui sont doux, heureux les miséricordieux, heureux ceux dont le cœur est pur, et les autres du même genre, qui donc a besoin d'un interprète pour les comprendre ? Et les signes, les miracles, les faits ne sont-ils pas clairs pour un homme quelconque ? Tout ce qu'on peut prétexter est vain, c'est le voile de la paresse. Vous ne comprenez pas ce qui est écrit ? Et comment pourriez-vous jamais le comprendre, ne voulant jamais y porter la moindre attention ? Prenez le livre dans vos mains, lisez toute la suite de cette merveilleuse histoire, gravez dans votre esprit ce qui est clair de soi, et quant aux choses obscures ou moins claires, revenez-y souvent. Si cette lecture assidue ne suffit pas à vous en faire saisir le sens, ayez recours aux lumières d'un homme plus instruit, allez trouver un maître pour l'entretenir de ces difficultés, et montrez ainsi l'ardeur de votre zèle. En vous voyant déployer ce courage et cette application, Dieu ne dédaignera pas de dessiller vos yeux; si vous ne trouvez pas un homme qui réponde à vos desseins, lui-même vous révélera ces mystères.

Rappelez-vous l'eunuque de la reine d'Éthiopie : c'était un barbare, un homme accablé de mille soins divers et dont le temps était absorbé par les affaires; il ne comprenait pas ce qu'il lisait, et cependant il continuait à lire tandis qu'il était assis sur son char. Le zèle dont il fait preuve, même en voyageant, vous dit ce qu'il devait être dans sa maison : la lecture qu'il ne négligeait pas dans l'agitation, encore moins devait-il la négliger dans le calme; s'il persistait à lire alors même qu'il ne comprenait pas, combien plus ne devait-il pas le faire après avoir appris ? Or, qu'il ne comprit pas en réalité le sens du livre, vous le voyez d'après cette question de Philippe : «Comprenez-vous ce que vous lisez ?» Et l'étranger ne rougit pas de cette parole, il n'a pas honte d'avouer son ignorance, puisqu'il répond : «Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me l'explique ?» (Ac 8,30-31) Il avançait dans cette lecture, quand personne n'était là pour lui montrer le chemin, et c'est pour cela qu'il obtint promptement un guide. Dieu connaissait son amour pour la vérité; il accueillit les aspirations de cette âme, il lui donna soudain un maître pour l'éclairer. Vous n'avez pas l'Apôtre, il est vrai, mais l'esprit auquel obéissait Philippe est là au milieu de vous. Ne négligeons donc pas l'œuvre de notre salut, mes bien-aimés. Les saints livres «sont écrits pour que nous y puisions l'amendement de notre vie, nous qui touchons à la fin des siècles.» (I Cor 10,11) C'est une bien puissante protection contre le péché que la lecture de ces livres; c'est un abîme dévorant et sans fond, que l'ignorance des vérités qu'ils renferment; c'est perdre son salut, que de ne rien savoir des lois divines : cette ignorance a produit les hérésies, la corruption des mœurs, les plus épouvantables désordres. Impossible, je le répète, impossible de ne pas retirer quelques fruits de la lecture fréquente et attentive de l'Écriture. Quels avantages n'aurons-nous pas retirés de cette seule parabole ? Combien elle aura rendu notre âme meilleure ! Un grand nombre de fidèles, je le sais parfaitement, ont emporté de l'explication de cette parabole les fruits les plus remarquables. Si d'autres n'en ont pas retiré le même bien, au moins le jour où ils sont venus écouter, leur conduite a-t-elle été certainement plus exemplaire. Or, ce n'est pas peu de chose que de passer un jour dans le regret de ses péchés, d'élever ses regards vers la philosophie d'en haut, et de laisser l'âme respirer quelques instants en dehors de toute sollicitude mondaine. Si nous agissions de la sorte à chaque assemblée, sans revenir sur nos pas, assurément cette assiduité à venir entendre la parole divine nous procurerait des résultats précieux et considérables.

4. Mais nous allons sur-le-champ vous exposer la suite de la parabole. Et quelle en est la suite ? Le riche a dit : «Envoyez Lazare afin qu'il laisse tomber du bout de son doigt une goutte d'eau sur ma langue et qu'il la rafraichisse.» (Luc 16,24) Prêtons l'oreille à la réponse

TROISIÈME HOMÉLIE

d'Abraham : «Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens durant ta vie, et Lazare, de même ses maux. Maintenant c'est lui qui est dans la joie, et toi dans les tourments. Du reste, un abîme immense, infranchissable, nous sépare les uns des autres; en sorte que quiconque voudrait venir de là vers nous, ne le pourrait, ni d'ici aller vers vous.» (Luc 16,25-26) Ce langage est bien sévère, et il réveille en nos cœurs une peine profonde, je ne l'ignore pas; mais plus il déchire la conscience, plus il fait de bien à l'âme qui en est déchirée. Si nous l'entendions comme le riche, en ce lieu de douleurs, alors nous aurions vraiment sujet de nous abandonner au désespoir, aux gémissements et aux larmes, parce que le temps de la pénitence serait évanoui. Puisque nous l'entendons ici-bas, où il nous est facile de rentrer en nous-mêmes, de nous purifier de nos fautes, d'acquérir de nombreux titres de confiance, de profiter de la frayeur qu'inspire le malheur d'autrui pour réformer notre conduite, rendons grâce à ce Dieu si bon qui se sert du châtement des autres pour nous tirer de notre léthargie, et nous réveiller du sommeil où nous sommes plongés. Si les supplices nous sont ainsi annoncés, c'est pour que nous les évitions. Est-ce que Dieu nous les eût signalés d'avance, s'il eût voulu nous les infliger ? Mais, comme il veut nous épargner ces châtements, il nous les fait connaître d'avance, afin que ces avertissements nous préservent d'une expérience cruelle.

Et pourquoi, au lieu de dire : «Tu as pris,» Abraham dit-il : «Tu as reçu tes biens ?» Vous vous souvenez, je n'en doute pas, que je vous ai signalé à propos de ce passage un océan immense et profond de pensées qui s'ouvrait devant nous. Le terme *recevoir* renferme l'idée d'une dette; car on reçoit ce qui nous était dû. Mais ce riche ayant été le dernier des scélérats, ayant été cruel et sans entrailles, pourquoi le patriarche emploie-t-il le terme recevoir et non le terme prendre, comme s'il était question de biens qui lui fussent dus, auxquels il avait droit ? Quel enseignement en déduirons-nous ? Que les scélérats, eussent-ils atteint les dernières limites de la perversité, ont plus d'une fois accompli une, deux ou trois bonnes œuvres. Je ne parle pas ici d'une façon conjecturale, et en voici la preuve. Quoi de plus scélérat que ce juge d'iniquité ? quoi de plus dur, de plus impie ? Dieu ne lui inspirait point de crainte, ni les hommes de honte. Pourtant, dans cet abîme de perversité où il vivait, il fit un peu de bien; prenant en pitié la veuve qui l'importunait sans trêve, il se prêta à ses supplications, fit droit à sa demande, et réprima les prétentions de ceux qui la persécutaient. Ainsi l'on verra maintes fois un impudique exercer la miséricorde, un homme sans entrailles conserver des mœurs honnêtes. Serait-on en même temps sans mœurs et sans entrailles, on trouvera dans la vie l'occasion de faire un peu de bien. Nous devons raisonner de la même manière à l'endroit des hommes vertueux. De même qu'il arrive aux plus dépravés de faire quelque bonne action, de même arrive aux hommes pleins de zèle et d'ardeur pour la vertu de commettre des fautes. «Qui oserait se glorifier de la pureté de son cœur, disait le Sage; et qui se rendra le témoignage d'être exempt de péché ?» (Pro 20,9) Conséquemment il est vraisemblable que le riche, malgré l'excès de sa perversité, avait fait quelque bien, et que Lazare, quoiqu'il fût monté au sommet de la vertu, avait commis quelques fautes légères; c'est ce que déclare pour l'un et pour l'autre le patriarche, en disant : «Tu as reçu tes biens durant ta vie, et Lazare pareillement ses maux.» Pour toi, dit-il au riche, quoique tu aies fait du bien, et quelque récompense qui en retour te soit due, tu as reçu sur la terre tout ce qui te revenait, puisque tu as joui des délices, de la richesse, d'une félicité et d'une prospérité sans nuages. Quant à Lazare, s'il a fait du mal, il en a été puni également par la pauvreté, la faim et les maux affreux qu'il a éprouvés. C'est pourquoi vous êtes venus ici l'un et l'autre dépouillés pareillement, toi de toute justice, lui de tous péchés : aussi n'aura-t-il que des jouissances sans mélange de peine, et n'auras-tu, toi, que des souffrances sans mélange de consolation.

Quand nos mérites sont en petit nombre et faibles, et le fardeau de nos péchés écrasant au contraire et inexprimable, si nous jouissons ici bas d'une prospérité qu'aucune épreuve ne trouble, nous quitterons cette vie privés absolument de tout droit à la récompense de nos mérites, parce que nous l'aurons reçue tout entière en ce monde. De même que si, avec des mérites considérables et nombreux, des fautes en petit nombre et légères, nous sommes en butte à quelque épreuve, nous nous débarrasserons ici-bas de ce fardeau léger, et nous recevrons en l'autre vie une récompense pure et sans mélange des bonnes œuvres que nous aurons pratiquées sur la terre. Lors donc que vous verrez un homme qui, vivant au sein du vice, ne subit sur cette terre aucune adversité, loin d'exalter sa félicité, gémissiez, pleurez sur cet homme, car toutes sortes de maux lui sont réservés dans l'autre vie, comme ils le furent au riche de l'Evangile. D'autre part, lorsque vous verrez un homme sujet à mille tourments, malgré les soins qu'il met à observer les vertus, admirez, enviez son bonheur, parce qu'il expie tous ses péchés en ce monde, et que dans l'autre une récompense magnifique est réservée à sa patience, comme le montre l'exemple de Lazare.

TROISIÈME HOMÉLIE

5. C'est que parmi les hommes il y en a qui subissent en ce monde leur châtement; il y en a d'autres qui, préservés ici-bas de toute affliction, reçoivent dans la vie future toute la peine qu'ils ont méritée; il y en a d'autres enfin qui sont punis et dans la vie présente et dans la vie future. Or, de ces trois classes de personnes laquelle estimez-vous la plus heureuse ? Assurément les personnes qui sont punies dès ce monde et qui se déchargent ici-bas du poids de leurs péchés. Et auxquelles assignerez-vous le second rang ? Peut-être l'assignerez-vous à celles qui, n'ayant rien souffert ici-bas, expient entièrement leurs crimes dans la vie à venir : pour moi ce n'est point à celles-ci que je l'assignerais, mais, à celles qui sont à la fois punies en ce monde et en l'autre. Celui qui aura été puni en ce monde souffrira dans l'autre des peines bien plus légères. Mais celui qui devra subir dans l'autre vie toute sa peine, sera sous le poids d'un châtement insupportable. C'est ainsi que le mauvais riche, parce qu'il n'avait expié ici-bas aucun de ses crimes, fut si rigoureusement puni, qu'une simple goutte d'eau lui était absolument refusée. Parmi les pécheurs qui n'ont rien à souffrir en ce monde, j'estime plus misérables ceux qui outre l'absence de toute épreuve, passent leur vie dans la mollesse et dans la licence. De même que le défaut d'expiation en ce monde rend plus terrible l'expiation en l'autre, de même la tranquillité, les plaisirs, l'abondance, quand ils sont le partage des pécheurs, deviennent en quelque façon un aliment nouveau pour leurs supplices et augmentent la gravité des châtements qui leur sont réservés dans l'autre vie. Les dignités que Dieu nous concède, quand nous vivons au sein du péché, ne feront que rendre plus ardentes les flammes auxquelles nous serons condamnés. Si pour avoir abusé de la longanimité du Seigneur, au lieu d'en devenir plus vertueux, nous attirons sur notre tête des châtements plus redoutables; quand, indépendamment de cette longanimité, on recueille d'autres avantages temporels considérables, sans pour cela renoncer à l'iniquité, à quels supplices ne sera-t-on pas exposé ? Que l'abus de la miséricorde divine nous attire au jour du jugement un malheur sans remède, vous le comprendrez par ces paroles de Paul : «Penses-tu donc, ô homme, qui condamnes les auteurs de semblables actions et qui néanmoins agis de même, que tu te déroberas à la divine sentence ? Méprises-tu à ce point les trésors de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité ? Ignores-tu que par sa bonté Dieu t'invite à te repentir ? Et voilà que par ta dureté, par l'impénitence de ton cœur, tu amasses des trésors de courroux qui éclateront sur ta tête au jour de la colère, de l'avènement et du juste jugement de Dieu.» (Rom 2,3-5)

Ainsi donc, que la vue de certains gens qui vivent dans l'opulence, au milieu des parfums, qui consacrent à l'intempérance des journées entières, qui jouissent des charges, des honneurs, d'une pompe et d'un luxe fastueux, et qui dans cette existence criminelle ne connaissent point l'adversité, soit pour nous une raison de plus de gémir et de pleurer sur eux, à cause de l'impunité de leurs péchés. Si vous voyiez un homme rongé par l'hydropisie ou des douleurs de rate, ou bien encore dévoré par un abcès et couvert d'ulcères, se livrer malgré ces infirmités à l'ivresse, aux plaisirs, et accroître la gravité de son mal, est-ce que loin de l'admirer et de lui porter envie à cause de cette vie de plaisir, vous ne le prendriez pas pour ce même motif plutôt en pitié ? Raisonnez de même à propos de votre âme. Quand vous verrez un homme vivre dans l'iniquité, et néanmoins jouir d'une prospérité sereine, ne subir aucune épreuve, pleurez plutôt sur cet homme; car en proie à un abcès et à un mal des plus pernicious, il ne fait qu'en accélérer les progrès; car les plaisirs auxquels il s'abandonne en toute liberté ne font qu'empirer son état. Ce n'est pas à être châtié, mais à pécher que consiste le mal. Le péché nous sépare de Dieu, mais le châtement nous ramène à Dieu et dissipe sa colère. Et qu'est-ce qui le prouve ? Ces mots du Prophète : «Prêtre, consolez, consolez mon peuple; parlez au cœur de Jérusalem, car elle a reçu de la main du Seigneur un châtement deux fois plus grand que ses péchés. – Seigneur, dit-il encore, donnez-nous la paix, car vous nous avez donné tout ce que nous avons mérité.» (Is 40,1-2;026,12)

Pour bien comprendre qu'il y a des hommes punis soit en ce monde, soit en l'autre, soit dans l'un et dans l'autre, écoutez Paul blâmant ceux qui participent indignement aux mystères. Il vient de dire : «Quiconque mange le corps du Seigneur et boit son sang indignement est coupable du corps et du sang du Seigneur;» et aussitôt il ajoute : «C'est pourquoi il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants, et beaucoup qui sont morts. Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par Dieu. Si nous sommes jugés maintenant, c'est le Seigneur qui nous reprend, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde.» (I Cor 11,29-32) Voyez-vous comment les peines qui nous sont infligées ici-bas nous dispensent des peines à venir ? Voici comment l'Apôtre parle de l'impudique : «Livre cet homme à Satan, afin qu'il soit affligé en sa chair et que son âme soit sauvée au jour de notre Seigneur Jésus Christ.» (I Cor 5,5) L'exemple de Lazare établit la même vérité; car, s'il eut quelque faute à se reprocher, il l'expia ici-bas, et ne quitta la vie qu'après s'en être purifié.

TROISIÈME HOMÉLIE

L'exemple du paralytique le prouve encore, puisqu'il fut affligé pendant trente-huit ans, et que cette longue infirmité lui permit d'expier ses péchés. Ses péchés, en effet, étaient la raison de son infirmité, comme ces paroles du Christ l'indiquent : «Te voilà guéri; ne pêche plus, de crainte qu'il ne t'arrive pire.» (Jn 5,14) Que plusieurs soient punis en ce monde et y expient leurs fautes, c'est donc un point démontré.

6. Que d'autres soient punis dans la vie présente et dans la vie future, lorsque les peines d'ici-bas ne sont pas proportionnées à la grandeur de leurs péchés, nous allons le voir par le langage du Sauveur sur les Sodomites. Après avoir dit : «Quant à ceux qui refuseront de vous recevoir, secouez contre eux la poussière de vos pieds;» il poursuit en ces termes : «La terre de Sodome et de Gomorrhe sera traitée avec moins de rigueur que cette cité.» (Luc 9,5; 10,12) Cette expression, avec moins de rigueur, signifie que les habitants de Sodome et de Gomorrhe seront punis également dans l'autre vie, l'ayant été déjà en la vie présente. Que certains, n'ayant jamais connu l'affliction ici-bas, subissent tout leur châtement après ce monde, nous le voyons par l'exemple de ce riche en proie à d'intolérables tortures, et n'obtenant pas le plus léger soulagement, parce qu'il a sa peine tout entière à subir. Mais, de même que les pécheurs sont d'autant plus châtiés dans l'autre vie qu'ils l'ont été moins en celle-ci, de même les hommes vertueux qui auront beaucoup souffert en ce monde-ci n'en seront que plus honorés dans l'autre. Par conséquent, si de deux pécheurs dont l'un est châtié sur la terre, tandis que l'autre ne l'est pas, le premier est bien plus heureux que le second; de deux justes dont l'un aura été plus éprouvé que l'autre, celui-là sera mieux récompensé que celui-ci, puisqu'il sera donné à chacun selon ses œuvres. Eh quoi, dira-t-on, n'y aura-t-il donc personne qui n'ait rien à souffrir en ce monde ni dans l'autre ? Impossible, ô homme, qu'il y ait une pareille condition. Il ne peut se faire, non il ne peut se faire qu'après avoir vécu dans l'indifférence tout à son aise, après avoir été sans cesse environné de plaisir, après avoir mené une existence vaine et frivole, on soit récompensé dans la vie à venir. Quand même on n'aurait rien à souffrir de la pauvreté, on a beaucoup à souffrir de la concupiscence, on en est l'esclave; et la concupiscence devient le principe d'un labeur qui n'est pas ordinaire. Quand on ne serait pas en proie à la maladie, on ressent les ardeurs de la colère; et ce n'est pas une peine sans importance que de maîtriser le ressentiment. Quand même les épreuves ne nous assailliraient pas, on est toujours assailli par les mauvaises pensées. Non, ce n'est pas une œuvre aisée que d'imposer un frein à une concupiscence criminelle, d'apaiser la vaine gloire, de dissiper l'orgueil, de s'éloigner du plaisir, de mener une vie austère, toutes choses sans lesquelles nous ne saurions nous sauver. Que les plaisirs soient un obstacle au salut, ce que dit Paul de la veuve le montre : «La veuve qui mène une vie de plaisirs est morte dans un corps vivant.» (I Tim 5,6) S'il en est ainsi de la femme, à plus forte raison en sera-t-il ainsi de l'homme. Certainement un homme qui vivrait dans le relâchement n'obtiendra pas le ciel, et ces paroles du Christ le montrent clairement : «Elle est étroite et resserrée la voie qui conduit à la vie, et ils sont en petit nombre ceux qui la trouvent.» (Mt 7,14)

Comment alors, reprendra-t-on, dit-il ailleurs : «Mon Joug est doux et mon fardeau léger ?» (Mt 11,30) Si la voie du ciel est resserrée et étroite, pourquoi l'appelle-t-il douce et facile ? C'est que dans le premier cas le Sauveur fait allusion aux épreuves prises en elles-mêmes, et dans le second à la volonté de ceux qui les embrassent. Une chose, par elle-même écrasante, deviendra légère si nous l'acceptons avec générosité; ainsi les apôtres, après avoir été battus de verges, s'en retournaient joyeux, parce qu'ils avaient été jugés dignes de subir ce traitement ignominieux pour le nom du Seigneur. Par lui-même ce tourment produisait peine et douleur; mais la générosité des victimes triompha de la nature elle-même. De là ce mot de Paul : «Tous ceux qui veulent vivre dans le Christ Jésus selon la piété, souffriront persécution.» (II Tim 3,12) Si l'homme ne vous persécute pas, vous aurez à subir les assauts du diable. C'est pourquoi il nous faut beaucoup de philosophie, beaucoup de fermeté pour observer la vigilance, nous dérober au sommeil, multiplier nos prières, éviter de convoiter le bien d'autrui, Caire part de nos biens aux pauvres, rompre avec tous les plaisirs, leur dire un adieu sans retour, qu'ils nous viennent des vêtements, qu'ils nous viennent de la table; pour fuir l'avarice, ne pas tomber dans l'ivresse ni dans la médisance; pour dompter notre langue et ne pas proférer de clameurs désordonnées, selon ce mot de Paul : «Que toute parole amère, que la colère, le ressentiment, les cris, les blasphèmes ne soient pas connus parmi vous;» (Ep 6,31) pour nous abstenir de tout propos honteux et de toute prétention dans notre langage : il n'y a pas peu de difficulté à se surveiller parfaitement sur tous ces points. Le caractère élevé de cette philosophie, la nécessité de ne se relâcher jamais, nous les trouvons indiqués par ces mots de l'Apôtre : «Je châtie mon corps et je le réduis en servitude» (I Cor 9,27) par où il fait voir quelle énergie, quelle persévérance sont indispensables à ceux qui veulent rendre leur

TROISIÈME HOMÉLIE

corps en toute circonstance maniable. Le Christ disait aussi à ses disciples : «Vous aurez à souffrir dans le monde bien des tribulations; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde.» (Jn 16,33) C'est la tribulation, leur dit-il, qui vous préparera le calme. La vie présente est un combat. Or dans l'arène, au moment du combat, il ne saurait jouir du repos celui qui aspire à la couronne. Quiconque aspire à la couronne, qu'il accepte courageusement cette vie rude et laborieuse, afin qu'après des fatigues de quelques instants ici-bas, il obtienne dans l'autre vie des honneurs qui ne finiront pas.

7. Que de contrariétés ne survient-il pas tous les jours ? Quelle âme ne faut-il pas avoir pour se préserver de tout emportement et de toute indignation, et pour remercier, glorifier, adorer Celui qui permet à tant d'épreuves de nous assaillir ? Que d'accidents imprévus, que d'angoisses ! Il faut néanmoins réprimer les mauvaises pensées, et ne pas permettre à la langue de dire quoi que ce soit d'inconvenant. Ainsi le bienheureux Job, dans les épreuves qui l'accablaient, ne cessa de rendre grâces à Dieu. Il y a des hommes qui ne sont pas plutôt l'objet d'une plaisanterie ou d'une injure, qui sont à peine atteints par quelque maladie, telle que la goutte, les douleurs de tête, ou toute autre semblable, qu'ils se mettent sur-le-champ à blasphémer; en sorte qu'ils subissent les ennuis du mal sans en retirer les avantages. Que faites-vous, ô homme ! Quoi ! c'est contre votre bienfaiteur, votre Sauveur, votre protecteur, contre celui qui vous prodigue ses soins, que vous blasphémez ! Ne comprenez-vous pas que vous vous précipitez ainsi vous-même, et que vous vous jetez dans le gouffre de la plus terrible perdition ? Est-ce donc que les blasphèmes sortant de votre bouche adoucissent vos douleurs ? Hélas ! vous les aggravez, au contraire, et vous les rendez pins cuisantes ! C'est pourquoi le diable vous assaille de mille maux, dans le but de vous pousser dans cet abîme : dès qu'il vous voit vous emporter en blasphèmes, il accroît vos tourments et vos souffrances, nouvel aiguillon pour vous mettre hors de vous-même. Mais, s'il s'aperçoit que vous supportez le mal avec générosité et que vous remerciez Dieu avec d'autant plus d'ardeur que le mal est plus douloureux, il se désiste bientôt de son entreprise et de ses efforts insidieux, dont il comprend l'inutilité. De même que le chien ne s'éloigne pas de la table à laquelle mange son maître, tant que celui-ci lui jette une partie des mets qui lui sont servis; au lieu que, s'étant présenté une ou deux fois sans rien obtenir, il n'y paraît plus et ne réitère plus d'inutiles instances : ainsi le démon, qui ne cesse de tendre vers nous sa gueule béante, sera toujours à vos côtés si vous lui jetez, comme à un animal, quelque parole blasphématoire; tandis qu'en persévérant dans vos actions de grâces, vous le contiendrez, en quelque façon, par la faim, vous le repousserez promptement et l'obligeriez à prendre la fuite.

Mais la douleur poignante que vous ressentez ne vous permet pas de garder le silence. – Et je ne vous défends pas d'ouvrir la bouche; seulement, qu'il en sorte des actions de grâces, et non des blasphèmes; des bénédictions, et non des malédictions. Confessez votre Maître; faites entendre de hauts cris, mais que ces cris soient des prières; faites entendre des cris, mais que ces cris glorifient le Seigneur. De cette manière, votre mal sera allégé, parce que vos actions de grâces auront chassé le démon et appelé sur vous l'assistance divine. Par vos blasphèmes, d'ailleurs, vous vous privez du secours divin, vous augmentez la rage du diable contre vous, et vous vous plongez en de plus cruelles douleurs. Mais par vos actions de grâces vous repoussez les embûches de l'esprit pervers, et vous attirez sur vous la sollicitude salutaire de Dieu. – C'est l'habitude qui entraîne souvent à prononcer ces funestes paroles., – Puisque votre langue est entraînée de ce côté, avant de proférer ces paroles, que vos dents lui impriment une énergique morsure. Il vaut bien mieux pour elle d'être ensanglantée en ce monde, que de demander en l'autre une goutte d'eau et de ne pas obtenir de soulagement. Il vaut mieux pour elle qu'elle souffre cette douleur passagère, que d'être vouée un jour à des châtiments et à des supplices sans fin; ainsi la langue du riche, dévorée par les flammes, ne peut-elle obtenir aucun adoucissement à ses tortures.

Dieu vous a ordonné d'aimer vos ennemis, et vous prenez en aversion Dieu, qui vous aime tant ! Il vous a ordonné de dire du bien de ceux qui vous outragent, de bénir ceux qui vous poursuivent d'injures, et vous maudissez votre bienfaiteur et votre protecteur, sans en avoir reçu aucun mal ! – Mais n'aurait-il pas pu imposer un terme à l'épreuve ? – Il ne l'a pas voulu, afin que votre vertu en devienne plus éclatante. – Et pourtant, je succombe et je péris. – La faute n'en est pas à la nature de l'épreuve, mais à votre lâcheté. Qu'y a-t-il de plus facile à faire, je vous le demande, de blasphémer ou de rendre grâces ? Est-ce que le blasphème n'indispose pas contre vous ceux qui vous entendent ? est-ce qu'il ne vous jette pas dans une sombre tristesse, outre les tourments redoutables qui seront plus tard votre partage ? est-ce que l'action de grâces ne vous procure pas d'innombrables couronnes de sagesse, ne vous signale pas à l'admiration universelle, et ne vous assure pas, de la part de Dieu, de sublimes

TROISIÈME HOMÉLIE

récompenses ? Et vous renoncerez au parti le plus simple, le plus doux, le plus utile, pour préférer le parti le plus nuisible, le plus affligeant, le plus désastreux ! Au surplus, si les épreuves et la pauvreté étaient un motif de blasphémer, il faudrait donc que le blasphème fût sur les lèvres de tous ceux qui sont dans l'indigence ! Pourtant, un grand nombre de ceux qui vivent dans la dernière pauvreté ne cessent de rendre grâces; tandis que d'autres, au sein des plaisirs et de l'opulence, ne cessent de blasphémer. Ce n'est donc pas la nature des choses, c'est notre volonté, qui est le principe de l'une et de l'autre de ces manières d'agir ! Aussi, vous avons-nous exposé cette parabole pour vous apprendre que ni ses richesses ne profiteront à l'indifférent, ni sa pauvreté ne saurait nuire à l'homme attentif à ses devoirs. Et que dis-je ? la pauvreté ? Tous les maux de l'humanité seraient-ils réunis, ils n'exerceront aucune influence sur l'âme du fidèle pieux et philosophe, et ne lui persuaderont jamais de s'éloigner de la vertu, comme le prouve l'exemple de Lazare; tandis que pour l'homme lâche et amolli, ni les richesses, ni la santé, ni une félicité sans nuage, ni aucun autre bien de ce genre ne saurait lui servir.

8. Ne dites donc pas que la pauvreté, la maladie, les périls qui nous assiègent nous mettent forcément le blasphème dans la bouche. Ce n'est point la pauvreté, mais la folie; ce n'est point la maladie, mais le mépris; ce ne sont pas les périls qui nous assiègent, mais l'absence de toute piété qui précipite les hommes relâchés et dans le blasphème et dans tous les autres vices. – Mais pourquoi, dira-t-on, les uns sont-ils punis en ce monde, et les autres dans le monde à venir ? pourquoi tous ne le sont-ils pas ici-bas ? – Pourquoi ? parce que s'il en eût été ainsi, nous eussions dû tous périr, méritant tous quelques châtiments. D'autre part, si personne n'était châtié sur la terre, la plupart des hommes tomberaient dans l'indifférence, et un grand nombre iraient jusqu'à nier la vérité d'une providence. Si plusieurs, malgré les méchants punis ici-bas sous leurs yeux, osent néanmoins proférer de pareils blasphèmes, quel serait leur langage dans le cas où il n'y aurait personne de puni ? quelle limite ne franchirait pas leur méchanceté ? Voilà pourquoi Dieu punit les uns ici-bas, et ne punit pas les autres. Il punit les uns pour retrancher quelque chose à leur malice, pour rendre leurs peines dans l'autre vie plus légères, et même pour les en affranchir entièrement, et pour ramener, au moyen du spectacle de ces châtiments, ceux qui vivent dans l'iniquité, à des sentiments meilleurs. D'autres ne sont pas châtiés sur la terre afin que, rentrant en eux-mêmes, faisant pénitence, confus à la vue de la longanimité du Seigneur, ils n'aient à souffrir ni les peines de la vie présente, ni celles de la vie future; et, s'ils persistent dans leurs mauvaises voies, sans mettre à profit la patience divine, afin qu'ils soient plus rigoureusement châtiés de ce mépris outrageant. Si quelque esprit subtil prétend qu'il y a une sorte d'injustice à les punir de cette façon, parce qu'ils auraient pu se repentir, nous lui répondrons que si Dieu avait prévu leur repentir, il ne leur aurait pas infligé ces châtiments. S'il laisse sur la terre ceux qu'il sait devoir persévérer dans leur malice, à plus forte raison laisserait-il en cette vie ceux qu'il saurait devoir profiter de sa bonté, et leur donnerait-il le temps de la pénitence. En les retirant de ce monde, il rend leur peine plus légère, en même temps qu'il rappelle les autres, par ce châtiment à des pensées de conversion.

Et pourquoi ne traite-t-il pas de cette façon tous les méchants ? – Afin que la crainte et le spectacle de la punition d'autrui déterminent ceux qui restent sur la terre à revenir à eux mêmes, et que, touchés de la bonté de Dieu et louant sa longanimité, ils renoncent au mal irrévocablement. – Mais ils n'en font pas pour cela davantage. – Aussi Dieu est-il, dès ce moment, déchargé de toute responsabilité à ce sujet, et pèse-t-elle tout entière sur l'indifférence de ces malheureux qui refusent d'user de ce remède si puissants pour opérer leur propre salut. Afin de vous bien convaincre que telle est la pensée de Dieu, écoutez ce qui suit.

Pilate mêle un jour au sang des sacrifices celui des Galiléens. On vint annoncer cette nouvelle à Jésus, qui dit alors : «Croyez-vous donc qu'il n'y ait de pécheurs que ces Galiléens ? Non, je vous l'assure, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également.» (Luc 13,2) Dix-huit malheureux sont écrasés par la chute d'une tour; et le Sauveur réitère, à Cf propos, la même déclaration. Car ces paroles : «Croyez-vous donc qu'il n'y ait eu de péché que ces Galiléens ? Non, je vous l'assure ..., montrent que les survivants n'étaient pas moins coupables. Les autres : «Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également,» montrent que le Seigneur a permis la mort de celui-là afin que les survivants, effrayés de cette catastrophe fissent pénitence et obtinssent l'héritage du royaume céleste. – Eh quoi ! tel ou tel sera puni pour que je devienne meilleur ? – Non seulement il le sera pour cette raison, mais il le sera aussi à cause de ses propres crimes. C'est encore pour les âmes ferventes une nouvelle occasion de salut, la frayeur que leur inspire le malheur du prochain redoublant leur sollicitude.

TROISIÈME HOMÉLIE

Ainsi font les maîtres : la flagellation qu'ils infligent à un seul esclave suffit bien souvent pour rendre les autres plus soumis.

Lors donc que vous verrez quelques-uns de vos semblables victimes d'un naufrage, écrasés par la chute d'une maison, dévorés par les flammes, entraînés par les eaux des fleuves, en un mot, périr de mort violente, tandis que d'autres, dont les prévarications sont les mêmes, ou plus graves, n'éprouvent rien de ce genre, ne soyez pas troublés et ne dites pas : Pourquoi donc, ayant commis les mêmes crimes, ne subissent-ils pas le même châtement ? Songez plutôt que Dieu, en permettant qu'une mort violente enlevât ceux-là de cette vie, a voulu adoucir le châtement qu'ils avaient à subir dans l'autre, et peut-être les en délivrer entièrement; et qu'en épargnant ceux-ci, il se proposait de leur donner une leçon dans le châtement de leurs semblables, leçon propre à leur ouvrir les yeux : que s'ils persévéraient dans la même voie, ils attireraient sur leur tête, par leur indifférence, une vengeance implacable, sans que Dieu fût en rien la cause de leur malheureux sort. De même, à la vue d'un juste en butte à la tribulation et à toutes les épreuves dont nous venons de parler, ne perdez pas courage, car ces maux ne feront que procurer à ce juste de plus brillantes couronnes. En somme, toute peine, quand elle atteint un pécheur, allège le fardeau de ses fautes; quand elle atteint le juste, elle augmente l'éclat de son âme; de façon que l'un et l'autre retirent de la tribulation de grands avantages, pourvu, toutefois, que nous la supportions avec actions de grâces, car c'est là le point important.

9. C'est pour cela que la divine Ecriture nous offre une foule d'exemples qui nous montrent des justes et des pécheurs dans l'adversité, afin que les justes aussi bien que les pécheurs, ayant ces exemples sous les yeux, se conduisent avec générosité. Elle ne se contente pas de vous faire voir des méchants dans l'adversité; elle vous les fait voir encore dans la prospérité, afin que vous n'en soyez pas troublés, sachant par l'histoire du sort réservé au mauvais riche, les flammes qui les attendent après cette vie, s'il ne changent d'habitudes. – Mais ne pouvons-nous pas goûter le calme et dans cette vie et dans l'autre ? Non, nous ne le pouvons pas. De là cette vie pénible que les justes ont menée sur la terre. – Et Abraham ? reprend-on. – Et qui a souffert autant que lui ? N'abandonna-t-il pas sa patrie ? ne fut-il pas séparé de tous les siens ? ne souffrit-il pas la faim dans une terre étrangère ? Tel qu'un vagabond, ne le vit-on pas de Babylone aller en Mésopotamie, de Mésopotamie en Palestine, de Palestine en Egypte ? Qui nous dira les combats meurtriers qu'il dut soutenir, soit à cause de sa femme, soit à cause des barbares, la captivité de la famille de son parent, et une infinité de maux de cette nature ? Après avoir eu un fils, n'endura-t-il pas les tortures les plus cruelles, lorsqu'il reçut l'ordre d'immoler de ses propres mains cet enfant qu'il aimait et qu'il chérissait tant ! Isaac lui-même, qui fut au moment d'être immolé, n'a-t-il pas été sans cesse en butte aux persécutions de ses voisins ? n'eut-il pas sa femme enlevée, comme son père, et ne resta-t-il pas longtemps privé d'enfants ? Jacob, qui grandit dans la maison paternelle, est encore plus éprouvé que son grand-père. Pour ne pas trop prolonger ce discours en poursuivant cette énumération, écoutez comment ce saint patriarche résume sa vie : «Mes jours ont été courts et mauvais; ils n'ont pas égalé les jours de mes pères.» (Gen 47,9) Un père qui verrait son fils assis sur un trône royal, environné de gloire, n'oublierait-il pas ses malheurs passés ? Et pourtant Jacob a été tellement meurtri par le malheur, qu'au milieu de cette prospérité inouïe, il ne saurait oublier ses maux d'autrefois. Et David, quelles effrayantes tragédies ne vit-il pas se dérouler sous ses yeux ? Ne répète-t-il pas à peu près les paroles de Jacob : «Les jours de notre vie atteignent ordinairement soixante et dix ans; chez les plus robustes, quatre-vingts; le surplus n'est que souffrance et douleur.» (Ps 89,10) Et Jérémie ne maudit-il pas le jour de sa naissance, à cause des maux incessants qui l'ont accablé ? Moïse ne dit-il pas dans une heure de découragement : «Faites-moi mourir, si vous voulez en agir ainsi envers moi ?» (Nom 11,15) Elie, cette âme aussi sublime que le ciel, Elie, qui ferma les cieus, après tant de prodiges qu'il a opérés, ne gémit-il pas continuellement devant Dieu ? «Prenez ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes pères.» (III Roi 19,4)

Mais pourquoi nous arrêter devant chacun de ces saints personnages ? Paul les dépeint tous en même temps quand il dit : «On les a vus errer comme des troupeaux de brebis ou de chèvres, dans l'indigence, dans les afflictions, dans toute sorte de maux, eux dont le monde n'était pas digne.» (Heb 11,37) Il est donc absolument nécessaire à celui qui désire plaire à Dieu et vivre avec pureté et sainteté, de ne pas rechercher le calme, le relâchement et ses aises, et de se résoudre aux fatigues, aux travaux et aux sueurs. «Nul ne sera couronné, dit l'Apôtre, s'il n'a loyalement combattu.» (II Tim 2,5) «Quiconque veut combattre, ajoute-t-il ailleurs, doit se modérer en toutes choses; en ses paroles, en ses regards, en sa voix, il doit s'abstenir des injures, des blasphèmes et des honteux propos.» (I Cor 9,25) Nous apprenons

TROISIÈME HOMÉLIE

par là que, en l'absence des épreuves du dehors, il faut nous exercer tous les jours au jeûne, aux austérités, vivre d'une nourriture grossière, d'une table simple, et fuir le luxe de toutes les manières. A d'autres conditions, impossible de plaire à Dieu. Que l'on ne m'oppose pas cette parole gratuite : un tel est heureux à la fois et dans cette vie et dans l'autre. Pour les hommes qui vivent dans la mollesse et dans l'opulence en même temps que dans le péché, impossible que cela soit. A devoir l'affirmer, on l'affirmerait avec plus de raison des hommes qui sont éprouvés et affligés sur la terre : ceux-là peuvent être heureux en ce monde et en l'autre. Ils sont heureux dans l'autre, y recevant leur récompense; ils le sont en celui-ci pareillement, parce que l'espérance de la vie future les fait vivre, et que l'attente des biens à venir les rend insensibles aux peines de la vie présente.

Mais écoutons ce qui suit : «En outre, un abîme immense, infranchissable, s'étend entre vous et nous.» (Luc 16,26) David avait donc sujet de dire : «Le frère ne saurait racheter son frère, il ne saurait apaiser le courroux du Seigneur.» (Ps 48,8) Cela est impossible, l'intercesseur fût-il un père, fût-il un frère, fût-il un fils. Voyez, en effet : Abraham appelle le riche du titre d'enfant, et il ne peut le traiter en fils. Le riche appelle Abraham du titre de père, et la tendresse que les pères témoignent à leurs enfants, il ne saurait néanmoins l'obtenir. Ce qui vous prouve que ni la parenté, ni l'amitié, ni l'affection, ni aucun autre titre ne peuvent servir celui qui a été condamné par sa propre vie.

10. Je vous entretiens de ces choses parce que plusieurs, tandis que nous les exhortons à être attentifs et à veiller sur eux-mêmes, dédaignent nos avis et les tournent en dérision. Vous me défendrez au grand jugement, dira l'un : aussi je suis plein de confiance, et je n'ai point de crainte. – Mon père a été martyr, dira l'autre. – Mon grand-père était évêque, dira un troisième. D'autres mettront en avant tous les membres de leur famille. Ce sont là des paroles sans portée : jamais la vertu d'autrui ne sera un titre pour nous. Souvenons-nous des vierges qui refusèrent de partager leur huile avec les cinq autres : celles-là furent introduites dans la chambre nuptiale, et celles-ci en furent exclues. Bienheureux celui qui fondera sur ses propres mérites ses espérances de salut; car alors nulle amitié ne saurait nous protéger. Le Seigneur disait à Jérémie : «N'intercède pas en faveur de ce peuple;» (Jer 7,16) dès cette même vie, où il dépend de nous de nous convertir. Assurément, il tiendra en ce jour le même langage. Vous dites que vous avez pour père un martyr. Et voilà ce qui aggravera votre condamnation, parce que trouvant chez vous des modèles de vertu, vous vous êtes rendu indigne des mérites de vos ancêtres. Vous avez un ami au cœur noble et généreux, il ne vous sera non plus d'aucune utilité. – Et pourquoi ces mots : «Faites-vous donc des amis avec l'argent de l'iniquité, afin que, à votre mort, ils vous accueillent dans les tabernacles éternels.» (Luc 16,9) Il ne s'agit pas ici d'amitié protectrice; il s'agit de l'aumône. Si l'amitié par elle seule était capable de vous protéger, le Sauveur se fût borné à ces paroles : «Et faites-vous des amis.» Comme il établit au contraire que l'amitié n'est pas seule utile en pareil cas, il ajoute : «Faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité.» Mais il m'est aisé, répondra-t-on, de me faire des amis sans recourir à l'aumône, et des amis plus dévoués que les amis dus à l'aumône. – Et c'est l'aumône elle-même, c'est votre action, qui sera votre défense. Aussi vous est-il recommandé de mettre votre confiance, non pas dans l'amitié des saints, mais dans l'amitié acquise avec l'argent de l'iniquité.

Puisque nous connaissons ces vérités, mes bien-aimés, veillons sur nous avec la plus complète sollicitude. Si nous sommes châtiés, rendons néanmoins grâces à Dieu. Si nous jouissons de la prospérité, mettons-nous en sécurité; instruits par la punition de nos frères, ne cessons de témoigner au Seigneur notre gratitude par la pénitence, la componction et l'aveu de nos fautes. Si nous avons à nous reprocher quelque prévarication dans la vie présente, empressons-nous de l'expier et d'effacer de notre âme ces souillures, et supplions notre Dieu de daigner, au sortir de cette vie, nous admettre, non point au sort du riche, mais à celui de Lazare; demandons-lui d'être portés, nous aussi, dans le sein d'Abraham et d'y savourer d'éternelles délices. Puissions-nous tous l'obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire soit au Père, en l'unité du saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.